

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 22 (1949-1950)
Heft: 3

Artikel: Souvenirs et témoignages
Autor: [s.n.] / P.F. / J.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES

Nous avons demandé à quelques élèves qui participèrent au voyage en Ecosse de nous faire part de leurs impressions. Parmi les textes de longueur et de qualité inégales qui nous sont parvenus, plusieurs nous paraissent dignes d'être publiés intégralement ou en partie. Ils traitent, comme on le verra, des sujets les plus variés. Certains d'entre eux étaient rédigés en anglais et nous nous sommes vus contraints, par souci d'unité, de les traduire en français.

A ces récits d'élèves, dont les jugements parfois sommaires ne doivent pas effrayer nos lecteurs, nous avons joint le témoignage d'un professeur. Nous remercions Mme Bossey des lignes amusantes qu'elle a eu l'amabilité de nous envoyer. (E. G.).

Arrivée. — Nous venons de parcourir trente kilomètres en car à travers la campagne écossaise. Au tournant de la route, nous bifurquons et entrons dans une propriété par un portail étroit ; le chemin encaissé monte et débouche dans une clairière plantée de maisonnettes accueillantes. Un bruit étrange nous étonne dès notre arrêt : quatre joueurs de cornemuse — *four pipers* — nous souhaitent la bienvenue.

Mais déjà nous passons devant le réfectoire où nos futurs camarades sont assemblés. Après un discours nous sommes « distribués » aux Écossais ; les filles d'abord. Chacun, anxieux, attend son tour, dévisage nos hôtes. On entend des « J'aimerais bien avoir celui en jupe aux cheveux frisés » ou « Celui en bleu, le rouquin, est *sympa* ». Car vraiment ils sont très bien avec leur kilt. J'ai justement un garçon en jupe, avec qui je pars vers mon dortoir. (G.-A. G., Lausanne).

Lever du camp. — Huit heures du matin. Une porte grince à l'autre extrémité du dortoir. Un training bleu tendre apparaît. A moitié endormi, je le regarde s'approcher. Arrivé à mi-chemin, il s'écrie d'une voix claironnante : « Debout, c'est l'heure ». C'est notre *housemaster*, P.M., qui s'acquitte de sa tâche ingrate avec un tact et un doigté infinis.

Sur quelques garçons, et j'en suis (pour aujourd'hui), l'effet est surprenant. D'un bond, les voici à bas du lit. Trente secondes après, ils sont en train de se laver.

Les autres n'ont pas bougé. Masses inertes et informes, ils attendent, on ne sait trop quoi. Déjà les *réveillés* s'habillent et commencent à plier leurs couvertures, non sans se moquer abondamment des *endormis*. Ils poussent même l'obligeance jusqu'à débarrasser certains dormeurs de leurs couvertures. Peine perdue, masses inertes et informes, les *endormis* attendent, on ne sait trop quoi.

Il est à peu près huit heures vingt quand la *lionne* fait son apparition. Son entrée s'accompagne d'un « *Get up, lazy boys!* » non moins claironnant que le « *Debout c'est l'heure* ». Il faut vous dire que la *lionne*, c'est la nurse. Elle aussi pousse l'amabilité jusqu'à délester quelques dormeurs de leurs couvertures. Peine perdue, masses inertes et informes, ils attendent...

Soudain, il est huit heures trente, la cloche du déjeuner retentit. Effet surprenant sur les dormeurs. Informes, ils le sont toujours ; mais leur inertie s'est transformée en une agitation sans bornes. Rageurs, ils dégringolent de leur lit ; fébriles, ils enfilent leurs vêtements ; haletants, mal coiffés, non débarbouillés, la cravate (s'ils en ont une) de travers, sans avoir eu le temps d'attacher leurs chaussures, ils arrivent au «dining-hall», où tout s'apaise en une mastication béate. (J.-D. C., Lausanne)

« *Good morning, girls...* » — « Good morning, girls », comme nous l'avions aussitôt appelée, venait chaque matin nous tirer du lit. Cela se passait en trois épisodes. Premièrement, au milieu d'un rêve, un cri sonore vous faisait sursauter. Puis vous sentiez qu'on vous chatouillait les pieds. Enfin, si vous persistiez à ne pas vous lever, vous aviez le plaisir de vous voir dépouillée de toutes vos couvertures.

Pendant les premières semaines, elle fut la terreur du camp. Au premier abord, sa voix autoritaire et son voile blanc ne nous avaient paru nullement effrayants, mais nous sûmes rapidement par les éclopés du camp que « la nurse était sévère ».

En effet, les Suissesses n'appréciaient ses méthodes qu'avec des réserves : alors que les unes se révoltaient quand on les mettait au lit pour des rhumes, une autre vécut dans la crainte de se voir arracher trois dents, comme on l'en avait menacée. Et personne n'avait envie de se plaindre de bobos imaginaires !

Mais les habituées découvrirent vite qu'elle gagnait à être connue et qu'elle avait un cœur d'or. C'est en vieux amis qu'elle saluait chaque matin ceux qui allaient dans son petit corridor lui présenter une gorge douloureuse ou une cheville enflée. Bonheur qui ne m'est hélas arrivé qu'à

la troisième semaine du camp, alors que je pus enfin courir vers l'infirmierie avec un genou écorché, en me répétant la flexion du verbe «to fall» ! (A. B., Payerne).

Le pays et ses habitants. — Notre camp est à la limite de deux aspects très différents du pays : la lande et la plaine. La lande, avec ses collines couvertes de bruyère au milieu de laquelle paissent des troupeaux de moutons, est une région inhabitée. Il n'y a que quelques petits villages situés près d'un cours d'eau. Sur des kilomètres nous pouvons parcourir les routes de campagne sans rencontrer âme qui vive. La plaine par contre est très populeuse. De grandes villes s'élèvent à proximité des nombreuses mines de charbon. Les cheminées fument toujours et les mineurs travaillent péniblement sous terre...

Les Ecosais ont conservé leurs coutumes. Ils ont leurs chansons, leur musique et leurs danses. Chaque garçon possède une cornemuse et un kilt. Ils se fâchent si vous leur parlez de chansons *anglaises* qu'ils interprètent. « Nous sommes des Ecosais, non des Anglais », disent-ils. Pour eux le plus grand des prosateurs est Walter Scott et le plus grand des poètes, Robert Burns. Ils leur ont érigé de magnifiques monuments.

(R. F., Vallorbe).

Edimbourg. — La plus belle chose que j'aie vue en Ecosse est la capitale du pays, Edimbourg. Elle est célèbre dans le monde entier et tout Ecosais se plaît à répéter que *Princes Street* est la plus belle avenue d'Europe. Après avoir visité la ville, je suis arrivé à la conclusion qu'ils ont raison. La plupart des édifices sont noirs, ce qui, sous un ciel gris, donne à l'ensemble un aspect accueillant et amical que l'on ne trouve nulle part ailleurs. (G. M., Lausanne).

La vie du londonien. — C'est à Londres que j'ai vu et compris le mode de vie des Anglais. Ils vivent pour le sport, qu'ils pratiquent ou qu'ils se contentent de suivre en spectateurs. Du matin au soir, ils ne font que parler de sport, que penser au sport... Rien d'autre ne les intéresse. Les cigarettes, il est vrai, prennent une place importante dans leur vie. J'ai observé un autre phénomène, qui m'a intrigué : les queues. Les Anglais font la queue pour tout. Ils commencent la journée en faisant la queue pour prendre leur autobus, puis pour acheter leurs cigarettes ; à midi, ils font la queue pour déjeuner, dans un restaurant *Lyon's* ; le soir, ils font la queue pour assister à un match de cricket ou à un spectacle. Bref, je crois qu'on pourrait définir le caractère anglais en se servant des deux expressions suivantes : s'intéresser aux sports et faire la queue.

(P. F., Lausanne).

Paris et Londres. — Je dois dire franchement que je préfère la capitale britannique à la capitale française. Paris m'a surpris par l'aspect sombre, sale et pauvre de ses rues et de ses maisons. Je ne vois pas ce que certaines personnes voient de beau à Paris. Naturellement je sais que, pour apprécier une ville, il faut y rester longtemps et en saisir l'atmosphère. On ne peut juger Paris après un séjour de cinq heures. Londres, par contre, m'a enthousiasmé. Ses parcs, ses monuments, ses places, ses rues encombrées m'ont conquis pour toujours ; et je suis d'accord avec Samuel Johnson lorsqu'il dit « qu'un homme las de Londres est las de la vie ». (F H., Lausanne).

Retour. — Blancs tourbillons écumeux, vagues vertes sous le soleil du matin. A perte de vue, de l'eau, toujours de l'eau. Seules derrière nous, dans le lointain, les falaises blanches de l'Angleterre, qui s'enfoncent dans une brume légère...

Quels beaux souvenirs nous emportons ! Quels jours heureux nous avons passés là-bas, en cette Ecosse qui paraît déjà si lointaine ! Déjà nous traversons la Manche, le cœur un peu mélancolique, oui, mais l'esprit rempli de mille souvenirs magnifiques. Et peu à peu, semblant surgir de la mer étincelante, la France apparaît, dans la lumière chantante du matin. (J.C., Lausanne).

Nocturne. — Les Ecossaises et les Suissesses ont le sommeil asynchrone. Côté helvétique, on ne se repose guère dans la journée. Mais à l'heure du couvre-feu, on voudrait dormir. Or, c'est l'instant où les filles des lochs se déchaînent.

Douceur, ironie, sévérité, rien n'y fait. Le chahut à peine réprimé éclate à nouveau. Tandis que seize lits s'exaspèrent, les seize autres s'amusement ferme.

Mais ce soir, Margaret (la plus vive, la plus rousse, la plus pétillante) a promis de ne pas dire un seul mot. Le silence règne donc. Le pion sourit, enchanté de ses méthodes, qui ont enfin porté leurs fruits.

Margaret tient parole. Elle ne bouge pas, ou si peu. Juste un petit geste vers la boîte de bois sculpté que Suzanne lui a apportée du Bazar Vaudois. Alors soudain, le silence se brise en notes grêles qui s'emmêlent un peu. Et tandis que les lits suisses sont secoués de rire, les Ecossaises écoutent, extasiées, une boîte à musique jouer la marche de Berne.

Margaret, tout de même, a dépassé la mesure. Le soir où elle a imaginé, vers les minuits, de faire rouler des bouteilles d'eau le long du dortoir, la surveillante l'a obligée à se vêtir dans l'obscurité et l'a emmenée en expédition punitive.

Sous le ciel à peine voilé, Margaret exulte. « Oh Mademoiselle, toutes ces étoiles ! Faites attention, il y a une marche. Nous pourrions faire le tour du parc ? Allez-vous souvent vous promener ainsi la nuit ? Comme c'est gentil de m'emmener ! Aimez-vous l'Ecosse ? »

Décidément, c'est raté. Mieux vaut abréger l'expédition. Mais Margaret en a pour trois soirs à agiter le dortoir par ses récits de l'événement. La surveillante se bouche les oreilles.

Pendant ce temps, les boys des deux pays se cousent mutuellement les manches de leurs pyjamas, se font « le sac », se gicent de l'eau au visage et se battent à coups d'oreillers. Perfection dans l'entente et le manque d'imagination.

Divertissements. — Les concerts, qui n'en sont pas exactement, provoquent l'enthousiasme. Moins on comprend et plus on applaudit, pour n'être pas en reste de politesse. On acclame avec impartialité Mozart et Carlo Boller. Les pantomimes sont très en faveur, et pour cause. Mais lorsque deux Suisses opèrent sur scène un de leurs malheureux camarades, un Ecosais hoche la tête avec inquiétude : « Notre pauvre Sir Stafford Cripps qui est à Zurich pour se soigner ! »

Grand succès des séances de cinéma. On pêche le thon, on visite Scotland Yard. On se lance aussi dans le film policier, mais il faut l'interrompre au milieu pour expliquer aux Suisses qu'il s'agit d'espionnage et que tout cela est très mystérieux. L'enthousiasme grandit. En remerciement, on montre aux Ecosais un court métrage sur nos sports d'hiver. Mais à la sortie, on leur explique que chez nous on ne fait pas *toujours* du ski avec des drapeaux et des accordéons. Ils s'en montrent très déçus et préfèrent croire ce qu'ils viennent de voir.

Pour faire suisse, on a chanté, le premier soir, une strophe du Pays romand, de Dalcroze, et dès cet instant, il est devenu l'hymne du camp. Même les Vaudois finissent par apprendre les paroles. En l'alternant avec le « Vieux Chalet » et « Gentille Batelière », on le chante à tous les invités officiels, et même au syndic de Berne.

Il y a un soir où, devant leurs compatriotes figés d'horreur, des collégiens impies parodient ces joueurs de cornemuse qu'on nous fait entendre dans de grandes occasions. Que va-t-il se passer ? — Pas le temps de se poser la question : le camp britannique n'a jamais tant ri ! Tout va bien. En Ecosse, pas plus que dans le reste de l'Empire, on ne juge indispensable de se prendre au sérieux ! (Mme Noëlle Bossey, Payerne).